



HAL
open science

Si savez le porcoi. L'interprétation de l'Histoire dans le Haut Livre du Graal

Éléonore Andrieu

► **To cite this version:**

Éléonore Andrieu. Si savez le porcoi. L'interprétation de l'Histoire dans le Haut Livre du Graal. Revue des langues romanes, 2014, Repenser le Perlesvaus, C. Nicolas, A. Strubel dir., t. 118 (n°1), p. 95-116. hal-02148216

HAL Id: hal-02148216

<https://hal.science/hal-02148216>

Submitted on 24 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SI SAVREZ LE PORCOI¹

L'INTERPRETATION DE L'HISTOIRE DANS LE *HAUT LIVRE DU GRAAL*

VERSION AUTEUR AVANT EPREUVES

Le « discours historiographique » a souvent été mis en relation avec les premiers textes arthuriens en prose du début du XIII^e siècle. Quel que soit l'angle de confrontation choisi, la structure narrative des romans arthuriens en prose semble suffire à justifier un tel rapprochement. Les « 'Romans du Graal' » « se donnent très généralement à lire comme chronique historique du royaume arthurien² » en premier lieu parce qu'à la différence des romans en vers arthuriens du siècle précédent, ils adoptent une structuration de type *chronologique* vouée à « saturer le temps » autour d'épisodes singuliers, en tentant d'apprivoiser aussi bien le problème de l'origine de l'Histoire que celui de sa fin³. Or É. Baumgartner avait souligné qu'une telle structuration, de type *chronologique*, transformait fondamentalement la scénographie de la *causalité* dans ces romans : elle qualifiait de pratique d'*élucidation* cette pratique de remploi, dans une chronologie suivie, d'épisodes empruntés aux romans précédents (ici, la « faute » de Perceval chez Chrétien de Troyes), pratique qui revient à « expliquer les causes et les conséquences d'épisodes repris aux romans en vers⁴ ». En nous appuyant sur ses remarquables démonstrations⁵ et celles de J.-R. Valette⁶, nous nous intéresserons à la structuration *chronologique* du *Haut Livre du Graal* et à ses possibles implications sur la construction de la *causalité* romanesque. Pour ce faire, nous convoquerons le « discours historiographique », du moins celles des réalisations génériques de ce discours complexe avec lesquelles le roman semble le plus précisément entrer en dialogue.

Mais auparavant une précaution s'impose, qui n'est pas que de langage : elle concerne la notion même de « discours historiographique ». Dans une première approximation forcément grossière, il est permis de rappeler que le « discours historiographique » médiéval englobe des territoires génériques très différents, aux contours plus ou moins précis, qui l'incarnent en latin et dans les langues romanes⁷. L'« écriture sainte⁸ », y compris ses « traductions-adaptations⁹ » en langue

¹ *Le Haut Livre du Graal [Perlesvaus]*, éd. A. Strubel, Paris, 2007, p. 1052, l. 3 : nous utiliserons désormais cette édition.

² E. Baumgartner, « L'écriture romanesque et son modèle scripturaire : écriture et réécriture du Graal », *De l'Histoire de Troie au Livre du Graal. Le temps, le récit (XII^e-XIII^e siècles)*, Orléans, 1994, p. 77-91, p. 83. Voir, plus récemment, l'analyse de J.-R. Valette sur la catégorie des *Hauts Livres*, qui peuvent adopter le schéma de l'*estoire* ou, distingue l'auteur, de la *quête*, à laquelle il relie le *Haut Livre du Graal* : « Robert de Boron et l'hybridation du Graal : discours laïque et discours clérical », *Les genres au Moyen Âge. La question de l'hétérogénéité*, H. Charpentier, V. Fasseur dir., *Méthode !*, n°17 (2010), p. 133-145, p. 134. Voir enfin D. Boutet, *Formes littéraires et conscience historique. Aux origines de la littérature française 1100-1250*, Paris, 1999, qui rappelle comment la *conscience de l'histoire* signalée par M.-D. Chenu (*La théologie au XII^e siècle*, Paris, 1957, p. 62-89 en particulier) entre en littérature et qui décrit cette *transposition* (p. 185).

³ M. Séguy, *Les romans du Graal ou le signe imaginé*, Paris, 2001.

⁴ « L'écriture romanesque et son modèle », p. 82.

⁵ « Les Techniques narratives dans le roman en prose », *De l'Histoire de Troie au Livre du Graal*, p. 93-116, mais aussi « L'écriture romanesque et son modèle scripturaire », par exemple.

⁶ J.-R. Valette, *La Pensée du Graal, Fiction littéraire et théologie (XII^e-XIII^e siècle)*, Paris, 2008, quatrième partie : « L'Histoire du Salut », chapitre 10 et chapitre 11, p. 563-708.

⁷ Il n'est que de renvoyer aux travaux de B. Guenée, notamment *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980 ou « Histoire et chronique. Nouvelles réflexions sur les genres historiques au Moyen Âge », *La chronique et l'histoire au Moyen Âge*, D. Poirion dir., Paris, 1984, p. 3-12. Voir aussi M. Chazan, *L'Empire et l'histoire universelle. De Sigebert de Gembloux à Jean de Saint-Victor*, Paris, 1999 ; les volumes de la *Typologie des sources du Moyen Âge occidental*, et le *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters. La littérature historiographique des origines à 1500*, H. U. Gumbrecht, U. Link-Heer, P. M. Spangenberg dir., t. XI-1, 3 vol., Heidelberg, 1987. Mais ces indications bibliographiques n'ont rien d'exhaustif.

⁸ Le terme d'« écriture sainte » pose de nombreux problèmes de dénomination et de repérage : voir, outre le *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters. La littérature didactique, allégorique et satirique*, H.-R. Jauss éd., vol. VI : t. I (partie historique), Heidelberg, 1968 et t. II (partie documentaire), Heidelberg, 1970, la mise au point de G. Lobrichon, « Les paraphrases bibliques dans l'espace roman des XII^e et XIII^e siècles », *La Bible au Moyen Âge*, Paris, 2003, p. 194-210 ou « Usages de la Bible », *ibid.*, p. 28-54, p. 35 et p. 43.

⁹ Selon le terme du *Grundriss*, *op. cit.*, discuté par G. Lobrichon.

romane ou latine, en fait partie : on peut penser aux « livres historiques » de l'Ancien Testament¹⁰, certes, mais pas seulement puisque « la Bible a été pour le lecteur médiéval un livre d'histoire, une histoire sainte constituant le premier chapitre d'une histoire de l'Église et du monde¹¹ ». Sans solution de continuité, l'*historia* est l'un des noms donnés à la Bible et aussi à l'un des niveaux de l'interprétation exégétique : selon la formule de G. Lobrichon, la Bible est bien en effet « au fondement de l'historiographie chrétienne, et cela en raison du principe exégétique de la figure et de l'accomplissement¹² ». De ce principe, analysé dans toutes ses implications formelles et stylistiques par E. Auerbach¹³ et G. Dahan¹⁴, découle une bonne part de la spécificité irréductible du discours historiographique médiéval et de ses pratiques d'écriture : ce n'est pas un hasard si *historia* désigne aussi bien, à la suite de la Bible, un genre de ce discours. L'exposé des faits de l'Histoire, tel que certains genres historiographiques le proposent, vise ainsi à « rendre compte de la manière dont, parmi les hommes, dans un plan divin de rédemption, les grâces sont répandues¹⁵ », dans la continuité de l'Histoire sainte. Dans l'Histoire ainsi conçue, la structure causale de la narration se fonde sur le principe selon lequel à la « cause efficiente dernière¹⁶ » se noue la chaîne des causes « premières » qui l'accomplissent. Mais ces dernières sont mêlées aux multiples événements et acteurs de l'Histoire comme sont mêlées les deux cités sur la Terre tant que la Cité céleste y vit en exil¹⁷ : dès lors, dans l'écriture-construction de l'Histoire, se pose la question de ce qui assure véritablement le *comment*, soit l'exécution de l'économie divine, elle-même perceptible seulement pour un « contemplateur des choses invisibles¹⁸ »... À quelles conditions certains acteurs et certains faits entrent-ils dans la catégorie des acteurs et des faits qui réalisent et diffusent la causalité en jeu depuis Dieu ? Et qui a la compétence, à la fin du XII^e siècle en particulier, pour rendre compte de la manière dont ces acteurs et ces faits accomplissent l'Histoire et de fait, pour sélectionner ces acteurs et ces faits en écartant ceux qui ne « font » pas l'Histoire ? Qui possède autrement dit, parmi les acteurs sociaux, la *reverentia* nécessaire¹⁹ ?

L'articulation logico-temporelle inédite des romans du Graal pose en ce contexte des questions intéressantes, en premier lieu parce qu'elle consiste justement à mettre en scène comme dans le discours historiographique la *valeur* causale de certains faits et de certains acteurs mais aussi à configurer l'énonciation autoritaire qui l'attribue ou la refuse. Quels sont, dès lors, les points communs que la scénographie de la causalité dans le récit du *Haut Livre*, roman arthurien de langue d'oïl, partage avec celle(s) que le massif complexe du discours historiographique chrétien médiéval met en œuvre ? Quels sont les écarts qu'elle ménage avec ce discours et éventuellement, quelles hypothèses peut-on faire sur le sens de ces écarts ?

I- QUE SE PASSE-T-IL DANS LE *HAUT LIVRE DU GRAAL* ? LES TROIS STRATES DE L'HISTOIRE

Rappelons d'abord, en nous appuyant sur des analyses déjà bien fouillées, les grandes caractéristiques de l'organisation temporelle du roman. Dès le prologue, le *Haut Livre du Graal* pratique à la fois une ellipse (la translation du Graal, objet issu de l'espace et du temps de la Passion,

¹⁰ P. Nobel rappelle cette prédilection du Moyen Âge pour les « livres historiques » de la Bible (*Poème anglo-normand sur l'ancien Testament*, P. Nobel éd., tomes I et II, Paris, 1996, p. 98).

¹¹ P.-M. Bogaert, « Adaptations et versions de la Bible en prose (langue d'oïl) », *Les Genres littéraires dans les sources philosophiques et théologiques. Définition, critique et exploitation*, Louvain-la-Neuve, 1982, p. 259-278 : p. 260-261 (cité par P. Nobel, *op. cit.*, p. 104). Et *ibid.*, article « Bible française » dans le *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, G. Hasenohr et M. Zink éd., Paris, 1992.

¹² G. Lobrichon, « Usages de la Bible », *op. cit.*, p. 40.

¹³ *Figura*, Paris, 2003 (trad. frçse ; éd. allemande : 1967) et *Mimèsis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, 1968 (trad. frçse).

¹⁴ Voir par exemple *Lire au Moyen Âge. Essais d'herméneutique médiévale*, Genève, 2009.

¹⁵ G. Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, 1978, p. 333.

¹⁶ I. Rosier-Catach, « Le pouvoir des mots. Remarques sur la notion de causalité naturelle », *Revue de synthèse*, tome 129, 6^e série, n°4, (2008), p. 611-616, p. 614.

¹⁷ Voir pour un développement complet sur ce problème historiographique majeur, M. Schmitt-Chazan, *L'Empire et l'histoire universelle*, notamment p. 153 sq.

¹⁸ G. Duby, *Les trois ordres*, p. 332.

¹⁹ P. Brown, « Reliques et statut social au temps de Grégoire de Tours », repris dans *La société et le sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, 1985 (trad. frçse), p. 185-214, p. 193 tout particulièrement.

en Bretagne) et un court-circuitage temporel : la génération des héros chevaleresques mis en scène y devient (ce qui est bien différent de la *Queste del saint Graal*, par exemple) la génération qui succède immédiatement à celle qui vivait au temps de la Passion du Christ, puisque Joseph d'Arimathie est l'oncle de la mère et des oncles de Perlesvaus. Dans le cadre d'une construction romanesque fondée sur la reprise d'épisodes empruntés, une telle mise en contact modifie le statut et la fonction des épisodes : ce n'est pas tant, de fait, en l'inscrivant à la suite de l'œuvre de Chrétien de Troyes comme continuation²⁰ logique d'un épisode de la diégèse (la faute de Perceval) que le prologue présente le *Haut Livre*, mais bien comme une mise en ordre de la suite des temps depuis la Passion, qui consiste à replacer l'épisode de la faute de Perceval, ses suites et sa fin (*mes puis les remist il en joie*, p. 128, l. 5-6) dans une série chronologique incluant l'Histoire sainte²¹ et « le temps de la [Passion] », placé de la sorte au « point d'origine de la fiction²² ».

Il est tout aussi remarquable que par un procédé de substitution, le personnel arthurien soit appelé à jouer ce rôle dès *après le crucefiement Nostre Seigneur*, dans l'intervalle même qu'occupent, dans l'Histoire sainte, l'Église primitive des apôtres et l'épisode de son extension « sur toute la Terre ». Par les écarts et les similitudes que suggère la diégèse, on peut faire l'hypothèse que les actes des apôtres sont un des interprétants majeurs de la fiction romanesque. Ainsi, elle s'arrime au temps de la Passion tout en évoquant un « départ » et ce départ fonde un temps d'expansion universelle de la chrétienté et de construction de l'Église. Afin de préciser cette hypothèse, il convient de recourir aux indications que le prologue du *Haut Livre* fournit quant à la composition même de la « suite des temps » déployée dans la diégèse : il semble bien que s'y annoncent en effet les différentes strates temporelles, inscrites dans la continuité de la Passion, qui structurent le roman.

1

Le premier niveau chronologique annoncé dans le prologue narre la progression sur la Terre de la *loi Jhesu Crist* depuis son *crucefiement* (p. 126, l. 7-9) : c'est le niveau de l'Histoire chrétienne universelle, qui procède de Dieu (*de Dieu si muet li hauz contes du Graal*, p. 126, l. 12-13²³) et qui concerne *toz cex qui de cuer l'orront* (p. 126, l. 15). Cette Histoire universelle est la suite continuée de l'Histoire sainte : elle est une conséquence de la Passion, comme l'indique l'inclusion du récit de la descente de Croix par Joseph d'Arimathie et « s'identifie à l'aventure spirituelle de l'humanité²⁴ » autrement dit « la perspective du Salut ».

Le caractère universel de ce premier niveau de déploiement chronologique est rappelé sans cesse dans le roman, d'abord par l'insertion du récit des événements bibliques, ainsi reliés sans solution de continuité aux personnages et au présent de la diégèse²⁵. Mais on peut évoquer aussi le motif de la création, de la circulation et de l'invention des objets issus du temps de l'Histoire sainte et qui, sur le plan de l'Histoire universelle de l'humanité, deviennent des *reliques*²⁶, objets qui diffusent cette Histoire sainte et participent de l'expansion universelle d'une chrétienté maillée par les lieux où ces reliques reposent *en présence*. La double dimension de l'espace chrétien universel en expansion, espace composé de pierres (lieux sacrés, objets) et de chair (les saints, les rois, les chevaliers qui combattent pour la Nouvelle Loi), est soigneusement représentée dans le *Haut Livre*. Le personnage de Perlesvaus, quant à lui, entretient avec ce premier niveau de structuration un lien qui relève de la *semblance*, comme l'a montré J.-R. Valette²⁷ : ses faits dans la diégèse peuvent de la sorte être

²⁰ C'est-à-dire, comme le précise J.-R. Valette, comme un *achèvement* (*La Pensée du Graal*, p. 617).

²¹ Et donc, « moins à la tradition inaugurée par Chrétien de Troyes qu'à celle mise en œuvre par Robert de Boron, en d'autres termes à un ensemble littéraire donc le point d'ancrage est constitué par la Passion du Christ » (J.-R. Valette, *La Pensée du Graal*, p. 615).

²² D. Boutet, *Formes littéraires*, p. 273.

²³ Voir le commentaire précis de J.-R. Valette, *La Pensée du Graal*, p. 85 sq.

²⁴ O. Szerwiniack, dans *Bède le Vénérable. Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, tome I : *Conquête et conversion*, (traduction, présentation et notes), O. Szerwiniack, F. Bourgne, J. Elfassi, M. Lescuyer, A. Molinier : « Introduction », p. XL.

²⁵ Par exemple Branche VI : *Par la poume que Eve fist mangier Adan, alerent autresi en infer li bon come li malvais. Et por son pule geter d'infer devient Dieus hom et geta ses amis d'infer par sa bonté et par sa puissance* (p. 326, l. 6-10).

²⁶ Voir J.-R. Valette, « Le Graal, la relique et la *semblance* : le *Perlesvaus* et la *Queste del saint Graal* », *Formes et figures du religieux au Moyen Âge*, P. Noble éd., 2002, p. 141-163.

²⁷ p. 615. Voir aussi p. 191-192, sur le *Bon Chevalier*, *semblance* du Christ offerte « aux côtés du Graal ».

explicités figurativement (certes, de manière ombrée) par rapport à l'Histoire sainte, plus précisément par rapport au référent christique du Christ-Sauveur, ce qui crée le lien de *semblance*. Ce lien est souligné par exemple devant Gauvain par un *provoire* dans le château qui garde l'entrée de la terre du roi Pêcheur : le château du Noir Ermite, *qui segnefie infer* (p. 326, l. 11), y devient le pivot d'une articulation figurative entre le micro-récit du péché originel et de l'Incarnation et les faits guerriers du *Bon Chevalier*. Si le *Bon Chevalier*, contrairement à Galaad, n'est pas ici directement présenté en *semblance* du Christ, le Noir Ermite quant à lui *est Luchifer, qui autresi est sire d'infer* (l. 13-14).

Mais dans le *Haut Livre*, les faits de Perlesvaus et des autres chevaliers sont tout aussi bien interprétés dans leur *intra-historicité*²⁸, comme relevant de *l'accomplissement* de l'Histoire universelle. Les faits des chevaliers du roman concernent tout chrétien parce qu'ils *font* l'Histoire universelle du Salut, qui continue l'Histoire sainte dans le présent de l'Histoire. E. Auerbach l'avait rappelé : dans l'interprétation figurative qui sous-tend la conception de l'Histoire chrétienne et de fait, médiévale, « la *figura* est une chose réelle, historique, qui représente et qui annonce une autre chose tout aussi réelle et historique²⁹ » et la spiritualisation complète de *l'intra-historicité* du contenu de la diégèse serait contraire à ce principe de lecture :

En tant qu'elle opère une substitution où une chose en représente et en signifie une autre, l'interprétation figurative relève des formes de représentation allégoriques au sens large du terme. Néanmoins, elle se distingue clairement de la plupart des autres formes d'allégories connues par le caractère d'*intra-historicité* qu'elle attribue aussi bien à la chose signifiée qu'à la chose qui la signifie³⁰.

Plus précisément, nombre d'événements de la diégèse du *Haut Livre*, nombre d'actes chevaleresques en particulier et aussi maintes aventures sont des faits qui constituent, dans sa réalité historique, la lutte spectaculaire et sans merci contre la *mauvaise* ou *fause* ou encore *male loi*, au nom de la Nouvelle Loi et de la conversion qui seule peut assurer le salut de ceux qui ont péché³¹. Le thème y revêt une « valeur structurante³² » : la lutte épique des personnages du roman, qui occupe ainsi une grande partie de la temporalité de la diégèse après le temps de la Passion, revêt une valeur historique prépondérante, englobante pour la narration. Le narrateur le précise sans cesse : *Dieus voloit que la tere fust confermee de la Novele Loi* (p. 734, l. 1-2).

En ce premier niveau chronologique, le principe de la *semblance* (qui replie le présent de la diégèse sur l'Histoire Sainte) est donc articulé sans solution de continuité au déploiement de la chronologie romanesque : le *Haut Livre* peut se lire à ce niveau comme l'Histoire d'une humanité sauvée par le *Crucifiement*, événement originel aux sources de l'Histoire de la Nouvelle Loi. De fait, certains acteurs de la diégèse, à ce niveau, agissent en *semblance* du personnage salvique fondateur. Mais ils *font* par là-même, *in fine*, l'Histoire universelle au présent, par la valeur historique pleine de leurs faits, qui réalisent sans médiation comme les faits des apôtres le dessein divin sur toute la Terre : *Dieus voloit*. La chaîne des causalités est ici très claire : elle articule la cause dernière (Dieu) et les faits des chevaliers combattants, soit des prouesses de nature guerrière, présentées comme le facteur efficace immédiat de l'accomplissement de l'œuvre divine. Ce niveau chronologique de valeur universelle évoque donc la cause dernière de l'Histoire et la chaîne de causalité qui la réalise : l'action guerrière de chevaliers, vassaux des rois *terriens*. Cette articulation causale est tout à fait intéressante par rapport aux actes des apôtres auxquels elle se superpose, mais aussi en contexte, à la fin du XII^e siècle.

2

A ce premier niveau s'articule un second niveau chronologique : il est évoqué d'emblée dans le prologue du *Haut Livre* à travers l'épisode de la faute de Perceval (*par molt poi de parole qu'il delaia a dire*, p. 128, l. 3) et de ses conséquences en *Grant Breteingne*, sur *totes les illes e totes les*

²⁸ E. Auerbach, *Figura*, p. 35.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Figura*, p. 63-64.

³¹ Le narrateur le précise sans cesse : *Dieus voloit que la tere fust confermee de la Novele Loi* (p. 734, l. 1-2).

³² J.-R. Valette, *La Pensée du Graal*, p. 652, puis p. 660-682.

terres (p. 128, l. 4-5). Ce deuxième niveau semble bien constituer la version régionale de l'Histoire chrétienne universelle, autrement dit l'Histoire de la progression de la *loi Jhesu Crist* en *Grant Breteingne*. Mais le recadrage régional est particulièrement appuyé lors de l'entrée en scène du roi Arthur et de sa cour, puis de la Table Ronde (p. 132, l. 3) : *L'authorizez de l'escriture nos dit que après le crucefiement Nostre Seigneur n'avança rois terriens tant la loi Jesu Crist com fist le roiz Artuz de Breteigne, par lui e par les buens chevaliers qui reperant estoient dedenz sa cort* (p. 130, l. 25-27).

Un tel recadrage permet de préciser que le second niveau chronologique mis en scène dans la diégèse concerne certes l'Histoire de la progression de la Loi nouvelle en *Breteingne* mais aussi le règne du roi Arthur. Il indique la nature de l'articulation de ce niveau temporel avec le précédent niveau : l'Histoire de la *Grant Breteingne* en cours de conversion, narrée à travers le règne particulier du roi Arthur, renvoie par synecdoque à l'Histoire chrétienne universelle (celle de l'expansion et des aléas de la Nouvelle Loi sur la terre) dont elle est une réalisation historique particulière parmi les autres règnes des *rois terriens* qui composent l'*estoire*. Le roi Arthur, *roi terrien*, accomplit l'Histoire chrétienne de la Bretagne et aussi bien, l'Histoire universelle de la chrétienté. Les meilleurs chevaliers de la cour arthurienne, comme le précise un passage déjà cité, réalisent, cette fois depuis le cadre temporel et spatial particulier du règne arthurien, la volonté divine d'établir la Nouvelle Loi sur la Terre : *il furent li chevalier del mont qui plus eurent peine et travail por querre aventures et por tenir ço que il avoient en covent. Ne de nule cort a nul roi del monde n'issirent tant de bon chevalier con il issirent de la cort le roi Artu* (p. 734, l. 2-6). Mais le prologue signale aussi que les faits qui se déroulent sur ce second niveau chronologique, celui de l'Histoire particulière de la communauté bretonne arthurienne, de son roi, de ses chevaliers et du *pules de la Grant Bretaine* (p. 698, l. 19-20), ne sont pas réductibles à la lecture qui par synecdoque les transforme en une version particulière de l'aventure spirituelle universelle de l'humanité : là encore, la diégèse déploie leur *intra-historicité* d'événements particuliers au règne arthurien, ancrés dans un espace particulier. Si les aventures qui occupent les chevaliers de la cour arthurienne entrent en résonance avec l'Histoire universelle de la chrétienté et si les conflits qui s'y nouent sont directement en lien avec l'expansion des rites, des lieux et la circulation des objets spirituels sur l'espace breton *comme* partout ailleurs sur la Terre, il n'en reste pas moins que ces faits romanesques composent aussi l'histoire d'un règne, d'un roi et de ses vassaux, de ses terres et de ses rivaux, une histoire qui est la *meilleure* réalisation particulière de l'Histoire universelle du Salut, comme le dit l'*authorizez de l'escriture* : ce schéma ne peut manquer de donner *in fine* à la version arthurienne de l'Histoire universelle, pétrie d'amour et de guerres, de pouvoirs et de rivalités, la valeur de cause efficace et directe de réalisation du dessein divin dans l'ordre de l'Histoire.

Le texte présente maints exemples d'une telle articulation, caractéristique du second niveau chronologique : les prouesses de Lancelot contre le roi Madaglan sont par exemple dans une première lecture une des luttes menées à l'injonction du roi Arthur par l'un de ses vassaux les plus fidèles et les plus remarquables en valeur, dans le cadre du service vassalique. Or, si les luttes de Lancelot figurent la reconquête territoriale d'une partie du royaume, dont Madaglan dépouille peu à peu le roi Arthur, elles sont aussi, sans solution de continuité, lutte contre le reflux de l'Ancienne Loi sur ces terres spoliées. Dès lors, les prouesses de Lancelot sont des prouesses liées au fonctionnement exceptionnel de la vassalité bretonne, et d'exaltation de ses valeurs propres, et aussi des prouesses de conversion des *mescreants* (p. 910, l. 30) et d'instauration du rite chrétien : *Lancelot fist faire crucefis et ymages a la samblance Nostre Seignor et a sa douce mere* (p. 912, l. 9-10), ce qui entre en résonance avec l'Histoire universelle de la chrétienté informée par Dieu : *por çaus del roiaume mieus confermer en la loi* (l. 10-11). De même, l'invention des calices et des cloches revient au Roi Arthur, qui en impose l'existence sur le royaume breton alors même que *li estores ne dist mie que il n'en fust aucon aillors* (p. 790, l. 10-11), ce qui particularise irréductiblement l'histoire du règne, englobant l'Histoire de l'Église. Le corps royal arthurien, en l'occurrence d'abord celui de la reine morte de chagrin, puis celui du roi, est au cœur du processus de sacralisation exceptionnel de l'*Ille d'Avalon*, qui devient ainsi un pôle spirituel régional de dimension universelle, sans qu'il soit possible de le réduire à une version particulière de l'Histoire universelle. De manière plus générale, le texte ne cesse de mettre en scène la fonction spécifique et supérieure du personnage arthurien et de sa cour dans la construction d'un territoire chrétien à la fois semblable aux autres territoires chrétiens en construction, et supérieur en valeur spirituelle.

L'Histoire du règne arthurien et de la chevalerie que la cour réunit autour du roi Arthur, en ce qu'elle a de plus particulier et de plus singulier, constitue la version régionale la plus exemplaire du niveau chronologique universel : autrement dit, les faits du roi et des chevaliers, qui sont des faits lignagers, guerriers, économiques, et qui concernent aussi bien l'amour, sont constitués en cause efficace de la construction du dessein divin, sans autre forme de médiation. Ce sont leurs faits, dans leur pleine épaisseur historique, qui font l'Histoire de la chrétienté en Bretagne, et sur la Terre. Là encore, cette chaîne de causalité directe n'est pas sans poser des problèmes majeurs d'interprétation en contexte, et pas seulement par rapport aux faits des apôtres.

3

Le troisième niveau temporel est celui de l'histoire d'un lignage particulier, le *lignage d'un buen chevalier qui fu après le crucefiement Nostre Seigneur* (p. 126, l. 18-20) et qui continue donc par son histoire singulière, fondée sur des liens *charnels*, l'Histoire sainte depuis le pied de la Croix où se trouve déjà Joseph d'Arimathie. Ce niveau s'ancre au moment du prologue dans un excursus généalogique détaillé sur les membres qui composent le lignage depuis les temps de la Passion et par la mention des exploits de ces chevaliers du lignage de Perlesvaus qui *moururent a armes o service du Saint Prophete qui avoit renovelee la Loi par sa mort* (p. 130, l. 19-20). Cet excursus permet de mailler un espace plus local encore que le précédent, du *Chastel Mortel* aux *Vax de Kamaalot*. Le lien de ce niveau chronologique, relatif à l'histoire d'un lignage, avec les deux précédents est toujours de l'ordre de la synecdoque : c'est par leurs actes au sein de l'histoire la plus privée du lignage, comme l'a minutieusement décrit M. Ségué, que les acteurs du lignage permettent le développement de la Nouvelle Loi en Bretagne et de fait, sur la Terre. Ils agissent pour ce faire sur les mêmes objets (notamment les « reliques » de la Passion) et les mêmes lieux, appelés à devenir des pôles de sacralité essentiels dans le domaine breton chrétien, et dans l'espace chrétien universel.

Mais là encore, on ne peut manquer de souligner le soin apporté à la préservation, dans la construction de ce niveau chronologique, du caractère d'*intra-historicité* propre aux événements du lignage, caractère qui résiste pleinement au glissement par synecdoque ou par *semblance* de ces événements vers les autres niveaux chronologiques, sans le contrarier cependant : c'est une explication possible du caractère inédit et remarquable de la présence des « faits du lignage » dans la diégèse³³. En la matière, « le rôle que jouent les conflits familiaux, en particulier les conflits d'héritage, dans le déclenchement de la conquête du Graal » est tout à fait spectaculaire, comme le sont les implications du « système des liens généalogiques³⁴ » dans la prolifération des aventures. C'est aux faits du lignage, alliances, conflits et ancrages territoriaux, que revient de construire pleinement, à ce niveau plus privé que régional, l'Histoire voulue par Dieu dans le *Haut Livre*. Ainsi, Perlesvaus doit reconquérir son héritage, comme le marquent son nom et le commentaire de sa mère. Mais il doit aussi bien conquérir le lieu même du Graal et de fait sa place, éminemment supérieure, dans l'Histoire universelle de la réalisation de la Nouvelle Loi, en son cas sans nul doute jusqu'à la préfiguration, eschatologique, du royaume divin. La reconquête des biens spoliés aux membres du lignage se superpose sans solution de continuité, comme l'a montré M. Seguy, à la construction ou à la reconquête de l'espace chrétien breton et donc, de l'espace chrétien universel : le sort du château du Roi Pêcheur, ôté un temps aussi bien à l'espace chrétien qu'au lignage du Bon Chevalier, en est un bon exemple. La Demoiselle au Char, devant la Veuve Dame et son fils, évoque d'abord le niveau régional et universel de l'usurpation : « - [...] *la Novele Loi que Dieus a establie i amenuisera molt, car li Rois del Chastel Mortel qui la tere a saisie et le chastel, a fait crier par tot le pais que tot cil qui volront maintenir la Viez Loi et gerpir la Novele auront garantie de lui et son conseil et s'aïe. Et cil qui faire ne le volront erent destruit et essillié* » (p. 616, l. 6-11). La Veuve Dame puis Perlesvaus replacent aussitôt, par leur dialogue, l'événement dans la chronologie privée du lignage, mais sans pour autant le disjoindre des deux niveaux précédents : « - [...] *Avez oï grant desloiauté del mal home qui mes frere est, de coi jo sui molt dolente, que il m'apartient. – Dame, fait Perlesvaus, vostre frere ne mes oncles n'est il mie puis qu'il renoie Dieu, ains est nostre anemis morteus et plus le devons haïr con estrange.* » (p. 616, l. 11-16). Mêmes les aventures *a priori* le plus fortement liées à la dimension

³³ M. Seguy, *Les romans du Graal*, p. 358-359.

³⁴ *Ibid.*, p. 361 et p. 362.

universelle de la chronologie, éventuellement de manière allégorique, sont sans cesse entées sur la strate régionale puis la strate privée et charnelle de l'ordre de l'Histoire : c'est le cas au château des « Cors ». L'un des hommes vêtus de blanc qu'y rencontre Perlesvaus souligne la continuité temporelle entre l'Histoire sainte et le temps de la diégèse : *Je vi le Graal, fait li maistres, avant que le Roi Peschiere* (p. 1008, l. 9-10). Puis le même homme déclare à Perlesvaus : *je conois bien bien tote vostre lignie, et de quel gent vos estes nasquis* (p. 1008, l. 12). Il évoque d'ailleurs ces liens généalogiques et leur rôle dans la reconquête du saint Graal. Perlesvaus doit ensuite promettre de revenir auprès de ces hommes : il répond une première fois qu'il reviendra *tantost comme j'aurai faite la besoigne ma dame ma mere et l'autrui* (p. 1006, l. 4-5), puis une seconde fois qu'il n'aurait jamais eu l'idée de repartir *ne fust por ma dame ma mere et por ma seror* (p. 1008, l. 18-19). L'épisode qui suit immédiatement le « retour » de Perlesvaus met en scène sans transition le même type de lien privé propre à l'histoire du lignage : les demoiselles déshéritées rencontrées se révèlent être les cousines de Perlesvaus, ce qui provoque à la fois sa joie (*et fu molt liez de ce que il sout que ces .ii. damoiseles li estoient si proçainnes*, p. 1014, l.25-26) et l'aventure de Gohart. Entre l'histoire privée de ce lignage particulier, l'Histoire chrétienne bretonne (que l'on peut inférer de l'allusion à la *besoigne l'autrui*) et l'Histoire universelle du Salut, on peut postuler encore une fois une irréductible résistance *historique* du niveau chronologique relatif au lignage choisi par Dieu, ce qui ne peut que souligner son caractère d'exception et l'absolue nécessité de son inscription dans l'ordre des temps. Les « faits du lignage » d'un chevalier laïc sont, à la lettre, le lieu où s'accomplit le plan divin de rédemption, comme le font les « faits de chevalerie » du niveau précédent et ce, sans médiation : la chaîne de causalité est, là encore, directe depuis Dieu jusqu'aux faits temporels.

* *
*

L'*ordinatio temporum* de tout texte historiographique comporte de fortes implications idéologiques : elle ne produit pas seulement une structure, mais aussi un discours sur la légitimité des pouvoirs et des détenteurs de la puissance, en particulier. Par exemple, « l'auteur d'une histoire ecclésiastique » « mettra au premier plan l'histoire de l'Eglise, au sein de laquelle l'histoire des royaumes doit fournir le cadre chronologique³⁵ ». Il est permis de penser que le *Haut Livre*, qui prend soin dès le prologue de distinguer différents niveaux de développement chronologique, et de fait, pratique un *entrelacement* des niveaux chronologiques de l'Histoire (traités en synchronie, et à la suite du récit biblique), n'est pas sans dialoguer sur ce point précis avec la pratique historiographique, autrement dit avec différents programmes idéologiques et narratologiques.

II- QUI FAIT L'HISTOIRE DANS LE *HAUT LIVRE DU GRAAL* ET DANS L'*HISTORIA ECCLESIASTICA* ?

Afin de mieux comprendre sur quelles fondations le dialogue avec un roman du Graal se construit sur ce point, nous allons brièvement évoquer le système chronologique et causal mis en place dans un certain type d'énoncé historiographique : l'*historia ecclesiastica*. Nous convoquerons en premier lieu le prologue par lequel Eusèbe de Césarée ouvre son *historia ecclesiastica* en 312 : il convient de noter avec F. Hartog³⁶ qu'Eusèbe précise là qu'il a cherché à rendre compte de tous les événements de l'*histoire ecclésiastique* et à faire connaître tous les personnages qui ont joué un rôle dans *cette* histoire-là. C'est à K.-F. Werner³⁷ que l'on doit d'avoir montré l'importance du genre nouveau qui est alors, par l'entremise de la réception de ce texte, transmis au Moyen Age chrétien et qui, comme le déclare Eusèbe, vise à démontrer, depuis les actes des apôtres et selon leur modèle, la construction de l'Église universelle : *Bienheureux si nous pouvions préserver les successions, sinon de*

³⁵ M. Chazan, *L'Empire et l'histoire universelle*, p. 16.

³⁶ F. Hartog, *L'Histoire d'Homère à Augustin. Préfaces des historiens et textes sur l'histoire*, Paris, 1999, p. 268 sq.

³⁷ Voir « Les structures de l'histoire à l'âge du christianisme », *Storia della Storiografia*, 1986, n°10, p. 36-47 ; « Dieu, les rois et l'Histoire », *La France de l'an mil*, R. Delort (dir.), Paris, 1990, p. 264-281 ; « L'*Historia* et les rois », dans D. Iogna-Prat et J.-C. Picard (éd.), *Religion et culture autour de l'An Mil. Royaume capétien et Lotharingie, Actes du colloque Hugues Capet 987-1987. La France de l'an mil*, Paris, 1990, p. 135-143 ; voir aussi sur Eusèbe, S. Morlet, « Écrire l'histoire selon Eusèbe de Césarée », *L'Information littéraire*, 57, 2005, p. 3-15.

*tous, du moins des plus illustres apôtres de notre Sauveur dans les brillantes églises qui sont encore aujourd'hui gardées en mémoire*³⁸.

De ce dessein, découle une construction narrative particulière. Tout d'abord, le narrateur de l'*historia ecclesiastica* insiste, depuis les premiers historiens ecclésiastiques que sont Eusèbe de Césarée et Flavius Josèphe ou encore un peu plus tard Orose et Grégoire de Tours, sur son rôle organisateur, découlant de l'inspiration divine qui est la sienne et de l'institution autorisée pour laquelle il travaille³⁹. Sur le plan de la mise en scène chronologique, dans le genre de l'*historia ecclesiastica* tout particulièrement, il est possible de déceler l'articulation de trois niveaux chronologiques, comme dans le *Haut Livre du Graal*. Mais ces niveaux sont de composition nettement divergente : on retrouve dans l'*historia ecclesiastica*, en lieu et place du niveau de l'Histoire universelle du combat pour la Nouvelle Loi, du niveau du combat du roi breton et de sa cour pour la construction de la Nouvelle Loi en Bretagne, du niveau du combat du lignage d'un chevalier pour la constitution du Royaume céleste, celui des faits de l'Église universelle, celui des faits de l'Église régionale (si le narrateur choisit, comme Grégoire de Tours ou Bède ou encore Paul Diacre, d'évoquer un territoire en particulier), et celui enfin des faits du « peuple et des rois » qui luttent pour ou contre l'Histoire de l'Église. La structure causale est la suivante : les actes des princes ne *causent* pas l'Histoire, mais en sont de simples *auxiliaires*, voire des *exempla*, dès lors que, comme dans le *Poème Anglo-Normand sur l'Ancien Testament*⁴⁰, s'enclenche la mécanique rétributive explicitée par le narrateur ecclésiastique.

Pour illustrer notre propos, nous pouvons évoquer l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède : ce texte permet de mesurer à quel point la temporalité et la causalité mises en scène par le *Haut Livre du Graal* posent problème par rapport à ce type d'historiographie ecclésiastique. Dans l'*Histoire ecclésiastique*, les origines de la conversion de la Bretagne sont narrées à travers les faits de l'archevêque Théodore, constructeur de l'Église bretonne. Le personnage royal, quant à lui, est instrumentalisé en tant que « bras armé » de l'Église en construction qu'il lui est nécessaire de « protéger » : il n'a aucun accès autonome, qui ne soit pas médiatisé, au registre spirituel et à l'organisation de la communauté spirituelle en cours d'agencement⁴¹. Comme le rappelle le commentaire d'O. Szerwiniack, l'Histoire de l'Église anglaise et celle de l'Église universelle correspondent alors par synecdoque, tandis que les faits du peuple anglais et de ses rois ne sont que la part superficielle de l'Histoire. Ce n'est pas le roi ou le prince qui fait l'Histoire, mais les « hommes de Dieu » qui servent l'Église et la bâtissent, de chair et de pierre. Les actions des laïcs (la royauté/ la guerre/les structures de la parenté charnelle/ les activités liées à la sphère de la *justitia* mondaine : justice, commerce et gouvernement de la *polis*) n'ont pas d'épaisseur historique susceptible de résister à leur instrumentalisation et à leur réduction à la « part cadette » de l'Histoire évoquée par G. Duby⁴².

La confrontation des trois niveaux chronologiques d'une *historia ecclesiastica* comme celle de Bède (surtout si l'on en mesure la réception dans une période troublée par les prétentions nouvelles de l'Église institutionnelle par rapport aux pouvoirs laïcs) avec ceux du *Haut Livre* permet peut-être de comprendre l'effacement auquel se livre le roman du Graal du sein même de son imitation : ces niveaux, au nombre de trois *comme* dans l'*historia ecclesiastica*, mettent en scène la construction d'une communauté chrétienne et d'une Église, locale ou universelle, mais c'est à une « aventure spirituelle » décléricalisée que nous serions conviés en ce récit. Cet effacement apparaît d'autant plus intéressant en contexte que quelque chose a changé au XII^e siècle : certains penseurs de la Réforme grégorienne défendent plus que jamais l'avènement possible *hic et nunc* du royaume céleste, dans l'institution ecclésiastique rénovée par « l'homme spirituel » qui la construit, l'administre et doit la

³⁸ *Histoire ecclésiastique*, 1, 4.

³⁹ Notons que l'auteur de la *Guerre des Juifs*, mentionné dans le *Haut Livre*, a tout particulièrement opéré des distinctions décisives pour l'histoire du genre. Il a insisté sur le rôle du narrateur ecclésiastique, chargé d'éliminer la confusion et la contrariété des sources et des témoignages, et d'adopter la position du détenteur du sens de l'histoire et du mémorialiste de la « succession » des hommes de Dieu dans l'Église, décelable dans le pêle-mêle de l'Histoire. Voir à ce propos le commentaire de F. Hartog dans *L'Histoire d'Homère à Augustin*, p. 266 sq.

⁴⁰ De la sorte, le traducteur du *Poème* veut, commente P. Nobel, « sensibiliser son public au bien et au mal. Son propos se confond bien avec ce *moralis sermo*, cette *simplex moralitas* qui découle de l'*Historia* et qui, H. de Lubac l'a bien montré, ne se confond pas avec le sens tropologique. La morale proposée est d'une simplicité extrême, réduite à une dichotomie entre le bien et le mal et s'en tenant à des considérations générales » (*ibid.*, p. 117).

⁴¹ Voir l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, Livre IV, chap. II.

⁴² *Les trois ordres*, p. 343.

diriger⁴³. Dès lors, les faits qui, dans le genre de l'*historia ecclesiastica*, ont une véritable efficacité causale en ce sens qu'ils réalisent pleinement l'Histoire sont bien, plus que jamais, ceux qui relèvent des « hommes ecclésiastiques »...

III- QUELQUES HYPOTHESES : LA DECLERICALISATION DE L'HISTOIRE DANS LE *HAUT LIVRE DU GRAAL*

Dans le *Haut Livre du Graal*, les « successions des illustres apôtres de notre Seigneur dans les brillantes églises » qu'Eusèbe désirait décrire, les « faits de l'Église » que Raoul Glaber entendait mettre en mémoire *historialiter*, sont soigneusement éliminés de la structure profonde de la diégèse. Les princes de la terre, et même, selon le prologue, les « successions des princes de la terre », deviennent les véritables « successeurs des apôtres », en se superposant à eux dans le temps même de la diégèse. En lieu et place d'une Église institutionnelle apte à dire et à manifester le dessein divin, à l'accomplir dans l'Histoire par les moyens que lui donne Dieu, se trouvent les chevaliers et le roi Arthur, puis le lignage élu d'un chevalier : *de Dieu si muet le hauz contes du Graal* (p. 126, l. 12-13), surtout si l'on considère, avec J.-R. Valette, qu'à la fin de l'œuvre « l'orientation spirituelle » « prévaut⁴⁴ » en dépit des aléas du règne arthurien. En cela, le roman ne reprend pas du tout à son compte l'auxiliarisation guerrière, de lutte et de défense, à laquelle l'Église de la Réforme se montre parfois prompte à réduire les actes des grands laïcs, bien au contraire.

Ainsi, l'Histoire du lignage de Perlesvaus s'achève dans une forme d'isolement des élus par rapport à la communauté, ce qui est caractéristique de l'*étrangement* nécessaire à la fabrication de la sainteté, selon P. Brown⁴⁵. Il convient de noter dans ce roman fasciné par la fabrication et la translation des reliques, que la *répartition* des reliques *es terres et es illes*, qui inclut la *construction matérielle* de l'Église-monument autour de ces objets sacrés (en Bretagne ? sur un espace plus large ?) par des *ermites qui sont en la forest* (p. 1048, l. 10), revient à Perlesvaus, selon le souhait de la voix divine qui s'adresse à lui avant sa mort (p. 1048) : *il leur départi les saintes reliques* (l. 16-17). En un diptyque parfait, le temple des pierres vivantes et l'église de pierres sont construits *in fine* par l'Histoire privée du lignage. Le caractère privée se manifeste fort avant en cette fin : Perlesvaus se retire *avec* sa mère et sa sœur, en un retrait spirituel qui ne renie pas les liens charnels, ni même la possession *seigneuriale* du fief, fût-il le château du Graal avec sa chapelle privée, pas plus qu'elle n'a renié l'engagement armé dans le monde. C'est pourtant cette Histoire qui devient la cause seconde, après Dieu, de la réalisation de la communauté spirituelle et de l'espace sacré.

De même, l'Histoire régionale de la chevalerie bretonne menée par le roi Arthur se trouve enrôlée dans une ligne de faite causale remarquable par le lien qu'elle noue avec le dessein divin, et pas seulement parce qu'elle l'accomplit directement : elle fait aussi de ses acteurs des êtres supérieurs sur le plan spirituel. J.-R. Valette a rappelé qu'en ce roman, « aucune césure ne vient brutalement séparer les épisodes relevant du thème de la 'mort Artu' du thème graalien lui-même ni *a fortiori* les rejeter dans un après-Graal⁴⁶ ». La « mission chrétienne de préparation de la cité céleste » par le roi Arthur, repérée par F. Gingras⁴⁷, se poursuit donc. Arthur, qui engage avec Gauvain et Lancelot un pèlerinage vers un lieu appartenant au lignage de Perlesvaus et contenant le Graal en présence, et dont le corps est enseveli *en une sainte meson de religion* (p. 1052, l. 11), constitue autour de lui, comme Perlesvaus, une forme de communauté dès lors distinguée du reste de la communauté des hommes par une valeur spirituelle supérieure mais qui, à l'*étrangement* complet quoique tardif de Perlesvaus, lui préfère un engagement constant dans la communauté des hommes, dans les conflits notamment. Roi dont le règne compose la réalisation historique la plus parfaite du combat pour la Nouvelle Loi, Arthur produit et conduit, comme le château du Graal, un *peuple chrétien* ainsi que le rappelle la voix divine enjoignant le roi à partir pour son pèlerinage (p. 698). Sa communauté chevaleresque d'exception comporte deux chevaliers supérieurs en valeur aux autres chevaliers : Lancelot et Gauvain, dont les actes entrent en résonance avec ceux de Perlesvaus dans le *Haut Livre*. De ce point de vue, l'éloge de

⁴³ Voir A. Vauchez, *La spiritualité du Moyen Âge occidental*, Paris, 1994, p. 61.

⁴⁴ J.-R. Valette, *La Pensée du Graal*, p. 629.

⁴⁵ C'est en ce point que J.-R. Valette évoque un *moniage*.

⁴⁶ *La Pensée du Graal*, p. 622.

⁴⁷ « La voie de Caïn : la trahison du sénéchal dans le *Haut Livre du Graal* (Perlesvaus) », *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge*, Les Cahiers du CRISIMA, 1997 (3), p. 397-411, p. 409.

la chevalerie qui marque à la branche IX (f°100r, p. 734 *sq*), selon A. Strubel, « un tournant du texte », met en valeur à la fois la fonction guerrière, les valeurs laïques et l'accomplissement spirituel de ces chevaliers d'exception, au service conjoint de Dieu et de leur roi, mais aussi de leur dame. La voie de l'engagement dans le monde, y compris l'amour et l'engagement vassalique, reçoit ici une valorisation extrême, loin de la seule défense de la chrétienté (ce à quoi l'aurait réduit l'histoire ecclésiastique).

Le *Haut Livre* peut enfin, de loin en loin, mettre en scène un personnage ou un signe qui marquent l'écart avec une énonciation ecclésiastique décrite par G. Duby comme étant incarnée par « l'homme d'Église, l'abbé, le contemplateur des choses invisibles » qui « décrivait l'ordonnance idéale de la société terrestre » et faisait ainsi l'Histoire en « révélant l'armature⁴⁸ » des faits temporels. La fin du roman (dans un manuscrit) illustre le traitement bien spécifique que le roman arthurien fait subir à l'énonciation historiographique ecclésiastique. *Alez [...] la o nos fumes, si savrez le porcoi* (p. 1052, l. 3) : telle est, à la fin du *Haut Livre du Graal*, la réponse de deux jeunes chevaliers gallois *qant on leur demandoit por coi il se deduisoient ainsi*, en menant une *molt dure vie* d'ermites après leur visite au château en ruines du Roi Pêcheur. La conclusion de l'épisode est brève : *Cil dui chevaliers morurent en cele sainte vie, ne onques autres noveles n'en pot on savoir par ex. Cil de cele terre les apelerent sainz* (p. 1052, l. 4-6). Ce micro-récit articule de fait trois pôles de réception de l'événement spirituel de conversion, dans et hors la diégèse : les *genz* (l. 4) ; l'instance narrative complexe gérant le récit (Joséphé et le « je » qui *traite le latin en roman*) ; *toz ces qui l'entendent e qui l'onneurent* (l. 9). Plus précisément, les trois pôles entretiennent un rapport spécifique à la *cause*, au *porcoi* de l'événement spirituel : si les *genz* n'accèdent qu'à l'interprétation juste (la sainteté) de ce qui leur reste inexplicé, le narrateur possède quant à lui le *porcoi* de la conversion, dont il transmet la connaissance à *toz ces qui l'entendent*, par sa *translation* du livre de Joséphé. Or une telle scénographie de la causalité, dès lors qu'elle concerne l'origine spirituelle des faits des hommes, son dévoilement sous certaines conditions d'énonciation et qu'elle s'ancre, comme dans le *Haut Livre*, sur un déploiement *chronologique* de l'histoire de la communauté, appartient au discours historiographique médiéval, à cette différence près que le *por coi* n'y est pas détenu par la voix ecclésiastique et qu'il dévoile l'Histoire universelle d'une sainte communauté spirituelle d'origine laïque et chevaleresque.

De quelque côté que l'on envisage la diégèse du *Haut Livre*, l'annulation des « hommes d'Église » et de la chaîne de causalité qui donne à leur intervention dans l'Histoire le statut de cause efficiente du dessein divin, reste spectaculaire.

* *
*

Dans l'Histoire qu'il représente avec beaucoup de soin, le *Haut Livre* ne montre donc jamais les acteurs de l'Église institutionnelle, ni leurs discours performatifs : il évacue ce niveau chronologique et causal, pourtant fondamental dans l'*historia ecclesiastica*, en donnant une tout autre structure, complètement décléricalisée, à la réalisation de l'Histoire du Salut et de l'Église qu'il prétend narrer. Qu'on en juge : l'histoire *ecclésiastique* est « une histoire de l'Église incarnée et de la foi sur terre⁴⁹ », mêlée aux événements de la cité des hommes, et présentée par étapes, dans des chapitres et des livres qui en ordonnent la matière de manière continue. Quand elle est l'acteur principal de l'histoire ecclésiastique, l'Église a deux visages : « terrestre, car incarnée dans des hommes, des églises et des sanctuaires, et, en tant que telle, protégée, défendue par les rois et plus particulièrement par l'empereur ; spirituelle, car manifestée, au travers des 'luttres des martyrs avec les païens, celles des Églises avec les hérétiques', par le développement de la foi et par la multiplication des saints et de leurs reliques, dessinant ainsi, d'un sanctuaire à un autre, une géographie sacrée⁵⁰ ». Par son entrelacement touffu, mise en ordre temporelle et causale spécifique des épisodes arthuriens, le *Haut Livre* donne au « visage spirituel » de l'Église les contours des faits, des objets et des espaces des laïcs : le « pouvoir autonome et laïcisé » que la littérature semble ici reconnaître aux chevaliers et rois, acteurs et maîtres de l'Histoire, devient le véritable *pourquoi* du plan divin, juste après sa cause

⁴⁸ *Les trois ordres*, p. 332.

⁴⁹ M. Chazan, *L'Empire et l'histoire universelle*, p. 408.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 284.

dernière, et sans médiation d'aucune sorte, alors même qu'*a priori*, « tout ici est de la terre » et « comme profané⁵¹ » dans les valeurs qui sont les leurs. Dans sa reconfiguration complexe et minutieuse de l'histoire ecclésiastique, le *Haut Livre du Graal* proposerait l'exaltation sans réplique de la « part cadette » de l'Histoire et de tous ses acteurs, part exhaussée aux « hauteurs théologiques, éblouissantes, où le rêve du Pseudo-Denys avait hissé la pensée des évêques de l'an mil⁵² ».

⁵¹ G. Duby, *Les trois ordres*, p. 332.

⁵² *Ibid.*